L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: Rue de Chartres, No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 4 SEPTEMBRE 1866. Entre les rues Bienville et Conti.

G. F. WEISSE & Cie.
PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.
Par an, $10; par semestre, $6; par trimestre, $4.
Prix d'un exemplaire, 10 CENTS.

(ÉDITION BI-HEBDOMADAIRE
Paraissant le Mardi et le Samedi:
Par an, $5; par semestre, $3.

TARIF D'ANNONCES.

Les annonces transitoires, placées à tour de rôle dans les diverses parties du journal, paieront $1 00 la carré pour la première insertion, et 75 CENTS le carré pour chaque insertion subséquente.

Les annonces transitoires de la page éditoriale paieront $1 50 le carré pour chaque insertion.

Les annonces publiées par intervalles, paieront comme annonces nouvelles pour chaque insertion.

Les annonces au mois, dans la page éditoriale, paieront $20 le carré par mois.

Les personnes faisant régulièrement et souvent des annonces auront, sur les prix indiqués ci-dessus pour les annonces transitoires, tel escompte qu'il sera convenu avec elles; mais dans aucun cas, cet escompte ne dépassera 33 pour cent.

Toutes les réclames d'annonces d'affaires paieront 20 cents note la ligne pour chaque insertion.

Toute annonce transitoire doit être payée d'avance.

Les comptes des personnes faisant régulièrement des annonces leur seront envoyés à la fin de chaque mois.

NOUVELLE-ORLEANS:
MARDI, 4 SEPTEMBRE 1866.

VENTES A L'ENCAN DE CE JOUR.
Pour les détails et l'heure, voir aux annonces.

Par le shérif, à la Bourse des Négociants et des Encanteurs—Un lot de terre dans le Quatrième District, borne par les rues Pleasant, de la Levée, Harmony et Water, avec toutes les bâtisses, &c.

Par O. de Férisat, à la Bourse des Négociants et des Encanteurs—Une très jolie résidence à étage, rue Royale, entre l'Avenue des Champs-Elysées et la rue Marigny. Aussi—Un terrain touchant à cette résidence, avec une large bâtisse à étage.

Par J. C. Blohm, à sa salle d'encan—Marchandises sèches, habillements et chapeaux.

Par Montgomery & Bro. à leur salle d'encan, par échantillon—Quatre boucauts de sucre. Ainsi—Du service complet général de meubles, tapis, glaces, batterie de cuisine, tableaux &c. Et aux bourses de P. Lanz, rue Gravier—Huitants, chevaux, harnais de monture, harnais mulets, vaches laitières, buggies, wagons, harnais, &c.

Par B. Turpin—A 10 heure et demie, au magasin de A. Rochereau & Co., rue St-Louis, meubles de vie française, vins, variétés, conserves, &c.

Par E. M. Jacobs—A la Bourse des Négociants et des Encanteurs, deux terrains avec bâtisses, 117 et 118 rue de la Victoire, Troisième District.

Par E. Roger & Co—A leurs salles d'encan, 406 bots de marchandises sèches.

Par J. B. Cramé, rue Chartres et St Louis, marchandises sèches, linge fait, meubles, &c.

Par J. P. Boisseau—Au No 56 de la rue Gravier, savon, tabac, liqueurs en caisses, &c.

Par O. Valetou—Au No 28 de la rue Tchoupitoulas, farine: au No 42 même rue, porc.

Par Vincent & Co., au No 16 de la rue de Chartres, marchand ses sèches etc qui s'en américaines.

☞ Propriété de valeur à l'encan par le Sheriff—Nous sommes priés d'appeler l'attention du public sur la vente à l'en an qui aura lieu aujourd'hui, à midi, à la Bourse des Négociants et des Encanteurs, rue Royale, par le ministère du Sheriff d'un lot de terre, avec toutes les bâtisses et améliorations qui s'y trouvent, borné par les rues Pleasant, de la Levee, Harmonie et Water. Quatrième District.—Voir aux annonces.

☞ Nous appelons l'attention de nos lecteurs à la vente de la magnifique résidence appartenant à feu Isaac Carter, qui sera faite, ce jour, à midi, à la Bourse des Négociants et des Encanteurs, par le ministère de M. O. de Férisat, Encanteur. Cette propriété est située dans un excellent voisinage et dans le quartier le plus salubre du Troisième District.—Voir l'annonce dans une autre colonne.

☞ L'attention du commerce est appelée sur la vente à l'encan de vins, sardines, conserves, comestibles, etc., qui doit avoir lieu aujourd'hui à 10 heures et demie A M., aux magasins des Importateurs, MM. Rochereau & Co, Nos 16 et 18, rue St Louis, par le ministère de Bernard Turpin, encanteur—Pour les détails, voir l'avis dans nos colonnes.

Rapport du général Granger.

Nos lecteurs connaissent le rapport du général Sheridan au président des Etats-Unis sur les événements du 30 juillet. Nous avons répété ce rapport dans ses parties les plus défavorables au caractère du peuple de notre ville. Le général Sheridan, malheureusement influencé, n'a voulu voir parmi nous que des ennemis du gouvernement fédéral et il a parlé comme s'il puisait sa conviction dans des preuves acquises et bien établies. La presse du Sud suffirait amplement pour rectifier les mauvaises impressions produites contre le Sud par le factum du général Sheridan, si le peuple du Nord voulait lire et réfléchir de bonne foi, ce qu'il ferait, sans doute, en l'absence de toute intrigue politique. Mais avec les radieux il faut que le mensonge et la calomnie aient leur cours, pour que la radicalisme puisse vivre. De là l'impossibilité pour le Sud de se faire comprendre tel qu'il est aux populations du Nord. Il est heureux, dans un moment d'excitation pareil, d'avoir à opposer à nos adversaires le rapport du général Granger qui a tout aussi bien que le général Sheridan le droit d'être cru sur parole. Le général Granger n'a pas gagné, il est vrai, la bataille des Cinq Fourches, tous les généraux n'était pas également favorisés par les événements, mais il s'est fait connaître avec avantage partout où il a été employé dans la dernière guerre; il a partagé avec le général Canby les travaux et les hasards de l'expédition de Mobile. Son rapport est donc celui d'un brave militaire, dont la sincérité et la loyauté imposent la conviction. Eu outre, le document se distingue par une forme chaude de style où le tact et la délicatesse le disputent à la correction du langage et à beaucoup de logique. Cette œuvre est donc tout à la fois celle d'un militaire et d'un écrivain, et c'est pour nous une double raison de la reproduire:

A son Excellence Andrew Johnson, président des Etats-Unis.

Washington, 24 août 1866.

Monsieur—Conformément à vos instructions du 9 mai 1866, qui m'ordonnaient, tout en remplissant une mission spéciale, de m'enquérir avec attention des dispositions des Etats du Sud, par lesquels je pourrais passer, savoir le gouvernement des Etats-Unis, j'ai l'honneur de rapporter:

Que dans les Etats que j'ai visités je n'ai pas trouvé signe de déloyauté organisée contre le gouvernement général. J'ai trouvé les populations disposées à accepter notre circulation et chercher à l'avoir, ainsi que d'avoir avec les capitaux et le travail du Nord pour développer les ressources de leurs pays dévastés, et bien disposées envers tout homme du Nord qui visait au Sud avec cet objet en vue.

Dans quelques localités, du partisan d'organisations secrètes, tendant au renouvellement de la rebellion; mais, informations prises, je n'ai trouvé dans ces sociétés Rien de plus que des institutions de charité, ayant pour objet principal de secourir les veuves et orphelins des soldats confédérés qui sont tombés dans la guerre.

Pendant toute mon tournée, j'ai trouvé qu'il était aussi sûr de se mêler au peuple du Sud et de discuter quoi que ce soit qui se présentât à l'esprit que dans aucune autre section de la république fédérale. Je me suis trouvé souvent, en compte parmi les habitants du Sud et leur conversation alors étant la même que lorsqu'ils son intimement mon nous et mes position officielle.

Le peuple du Sud peut être divisé en deux classes: la classe industrieuse qui s'applique avec ardeur à reconstruire ce qui a été brisé et à rendre la prospérité au pays. Cette classe compose la grande majorité du peuple; ensuite une classe tout à fait irresponsable, composée des «Bucks» de la société du Sud avant la guerre, qui passent leur temps dans les cours, dans les cafés, dans les maisons de jeu ou de combats de coq. («Bucks»: signifie mauvais sujets, désœuvrés, libertins, etc.)

Ces «Bucks» ont grandement souffert de la guerre; beaucoup ont été tués, mais ceux qui restent sont des éléments sensiblement turbulents et causent beaucoup de bruit. C'est de cette classe que sortent les voleurs de chevaux, et aussi les perturbateurs qui attaquent quelquefois les officiers du Bureau des Affranchis et maltraitent aussi les affranchis.

Ce sont ceux qui font dire qu'il y a encore au Sud de l'hostilité contre le gouvernement des Etats-Unis. Mais ils ne représentent pas le peuple du Sud; ils n'y forment qu'une insignifiante minorité et encore n'éprouvent-ils aucun sentiment d'hostilité ouvert le gouvernement, seulement ils abhorrent la nécessité où ils se trouvent de gagner leur vie par l'industrie et le travail.

Il y a eu des outrages, ce qu'on ne saurait nier, ils ont été rares, et la masse du peuple du Sud ne peut en être responsable. Dans un but d'humanité, on a groupé quelques faits de désordre et on les a livrés au Nord pour y produire une impression erronée sur la condition des esprits. Le fait est que lorsque des symptômes de désaffection et de turbulence ont été relevés en dehors de la classe désignée plus haut, c'est qu'alors il y avait quelque cause locale, spéciale et déterminante. La première de ces causes était un mauvais gouvernement, le pillage ou l'oppression.

Pendant cinq ans le peuple du Sud a été soumis à des gouvernements irréguliers. Durant la guerre, c'était le despotisme militaire concentré dans un seul individu. Depuis la guerre, ils ont été laissés plus en moins dans le chaos, leur gouvernement étant mortié militaire moitié civil, ou divisé entre l'autorité militaire, le Bureau des affranchis et l'autorité des gouvernements provisoires. Quel serait pu être le résultat d'une autre politique, il n'est pas obscur de le rechercher.

Tout militaire qui a servi dans le Sud rait que le cœur du Sud n'était pas tout entier dans la guerre. Le nombre des désertions des armées du Sud établit le fait surabondamment. Si une politique sage de conciliation et de fusion est succédé immédiatement à la guerre, il est plus que probable que les dispositions du peuple seraient aujourd'hui meilleures qu'elles ne le sont.

Mais sur la subjugation du Sud l'autorité nationale dans les Etats en rebellion se divise et devient facteur elle-même ce qui retarde de beaucoup le rétablissement de la loi civile et de l'ordre, qui facilitent tant bonnes chez un peuple démoralisé par l'agonie la plus désespérante, la guerre civile.

Le pays était inondé d'agents du Trésor qui, avec leurs complices et instigateurs, tendaient les gens à droite et à gauche, en se rendant aux Etats-Unis que les frais de poursuites pour tout de biens qu'ils avaient confisqués. Les agents du Bureau des Affranchis s'interposaient entre le planteur et le travailleur, perpétuant l'antagonisme et ajoutant souvent leur quote à l'extorsion et à l'oppression.

Le peuple se voyait volé et maltraité par toutes mains, par des agents et souvent des agents qui se nommaient eux mêmes en disant qu'ils agissaient sous la sanction du gouvernement des Etats-Unis. Bien il étaient agents ou

la, qu'il y ait eu de la rancune et des dispositions hostiles de la part d'une population incapable de résister et trop faible même pour donner quelque poids à ses plaintes.

En faisant cette enquête, je ne me suis attaché qu'à ce qui concerne les relations du Sud avec les Etats Unis. Quant aux opinions particulières des citoyens, quant à leurs sympathies et leurs préjugés, je n'avais pas à m'en occuper. Cependant, pour mieux éclairer la question, j'en ai fait aussi le sujet de ma mission, et j'ai trouvé que les citoyens du Sud avaient exécuté les conditions accordées et acceptées lors de la capitulations des armées du Sud. J'ai trouvé qu'ils exécutaient avec empressement et bonne foi les exigences de l'amendement constitutionnel abolissant l'esclavage et que dans tous les Etats, excepté le Mississippi et le Texas, le fameux bill des droits civils avait été mis en force par l'action des législatures d'Etat avant qu'il eut été adopté au congrès. En outre, j'ai trouvé que chaque dette de la Confédération avait été répudiée par toutes les autorités et je n'ai vu ni n'ai surpris aucune disposition nulle part à répudier la dette nationale ou à réinstituer l'esclavage.

Mais si le peuple du Sud était sincère loyal pour faire tout ce que le gouvernement fédéral exigeait, il est impossible de déguiser le fait qu'il existe parmi les habitants du Sud un sentiment de forte appréhension sur la cause de leur longue exclusion du Congrès. Ils s'imaginent que cela fait partie d'un plan arrêté pour perpétuer l'existence du parti politique qui est maintenant dans l'ascendant, et que la question du suffrage, et le réglement de la représentation et de la taxation ne sont que des excuses pour un délai encore plus long. Ainsi, sans avoir égard aux grands intérêts non seulement du Sud sont, mais encore de tout le pays chargé de dette et sous le poids d'une gêne extrême, j'ai trouvé que l'opinion dominante parmi les plus intelligents citoyens, aussi bien que chez ceux qui désirent le plus une prompte restauration de l'Union, est que si la représentation et une juste et égale coopération dans l'administration des affaires fédérales devaient être encore longtemps refusées aux Etats du Sud, le peuple se tiendrait à l'écart et laisserait aller les élections par défaut, au grand détriment du pays tout entier. Ce sentiment d'indifférence se manifeste déjà et s'augmente avec rapidité, de telle sorte, que s'il n'y avait pas au Sud des gens obligés, pour exister, de vivre sur le salaire d'une place quelconque et dont les relations et les sympathies ont été jusqu'ici concentrées dans la capitale fédérale, je ne crois pas qu'il y eût aucune élément en faveur de la représentation.

Ce qu'il faut pour restaurer l'harmonie et la prospérité dans tout le pays, Nord et Sud, c'est qu'ils se connaissent mieux et plus étroitement l'un l'autre. J'ai été étonné de l'ignorance où je vous rèpète ici que la France a encore moins de nouvelle une cession territoriale à l'Italie. Tout ce que les feuilles anglaises et après elles les journaux alliés ont dit à propos d'une cession de l'île de Sardaigne ou de quelques parcelles de l'ancien comté de Nice est complètement controuvé. Jamais un mot n'a été touché de cette question au cabinet de Florence.

L'IMPÉRATRICE CHARLOTTE EN FRANCE.

Le *Phare de la Loire* publie le récit suivant de l'arrivée de l'Impératrice Charlotte à Saint Nazaire et à Nantes:

"L'impératrice du Mexique est entrée hier dans Nantes, comme nous l'avions annoncé, par le train venant de Saint Nazaire, à 6 heures 33 minutes. Le bruit de son arrivée s'est très peu répandu et quelques curieux seulement s'étaient portés à la gare, dont l'accès intérieur était d'ailleurs interdit d'après un ordre de l'autorité supérieure.

M. Bourlon de Rouvre, préfet de la Loire-Inférieure, en son secrétaire général, M. le baron de Girardot, étaient les seuls personnages qui attendaient officiellement l'Impératrice. Aussi la réception a-t-elle été des plus simples.

"Le convoi s'est arrêté en face du buffet. La portière du wagon a pesne ouverte. M. Bourlon de Rouvre s'avança et déposa un pli cacheté entre les mains de l'impératrice, qui descendit et prit le bras que lui offrait le préfet. Tous deux se rendirent que traverser le buffet et monterent dans la voiture du haut fonctionnaire pour se rendre à l'hôtel de France, ainsi que les personnes de sa suite.

"La petite-fille de Louis Philippe est d'une taille assez élevée; sa physionomie denote un caractère résolu; ses cheveuxlent et brune, son teint clair. Sa toilette était celle d'une personne âgée: elle se composait d'une robe de taffetas noir avec un par-dessus de même étoffe, sobre d'ornements, et dont la fraîcheur paraissait se ressentir un peu des fatigues du voyage. Elle portait pour coiffure un chapeau de paille fort simple, couvert de dentelle noire qu'elle rejeta en arrière en mettant pied à terre, ce qui permit de voir toutes les ressources de contempler ses traits tout à leur aise.

"Les préparatifs avaient été faits à l'hotel de France conformément aux recommandations que nous avons mentionnées. Les chambres Nos 2, 3, 4, 5 et 6, aspectant sur la place Graslin, avaient été disposées pour l'impératrice et sa suite, et aucune petite aparternens étaient réservés aux personnes qui l'accompagnaient à divers titres.

"Il n'y a eu de réception ce soir. Ce matin, de même qu'il était allé recevoir l'impératrice à la gare, M. Bourlon de Rouvre est venu la chercher pour l'y reconduire dans sa voiture, et après son court séjour d'une soirée et d'une nuit dans notre ville, l'impériale voyageuse en est repartie par le train-poste de sept heures.

"Quelques détails sur le débarquement de l'impératrice à Saint Nazaire complèteront l'historique de son passage dans notre département.

"Avisé par un télégramme de la Havane de l'arrivée de l'impératrice, le général Almonte, ministre du Mexique à Paris, Mme Almonte ainsi que M. Moro, ancien ministre plénipotentiaire et ancien grand maître des cérémonies, étaient venus au-devant de leur souveraine, qui, en apercevant la femme du général, s'est spontanément jetée avec effusion dans ses bras.

"L'impératrice a été reçue par M. le conseiller-préfet de Savenay, M. Guilhouzo, maire de Saint Nazaire, et M. le juge de paix. M. Guilhouzo a prononcé une harangue. Il lui a été répondu par un sourire gracieux et par un salut. Un équipage sans luxe a transporté à l'hôtel Belly l'impératrice, où en suite a été la rejoindre à pied.

"C'est M. Bourlon, agent principal de la compagnie générale transatlantique, qui lui a fait l'honneur de la gare.

"L'impératrice, nous rapporte-t-on encore, a fait à Cheval la plus grande partie du trajet de Mexico à Vera-Cruz, en allant s'embarquer dans ce dernier port.

"La *France* du 11 août raconte ainsi l'arrivée de l'impératrice Charlotte à Paris:

S. M. l'impératrice Charlotte est arrivée hier à trois heures cinquante minutes, à la gare de Montparnasse.

Sa Majesté était accompagnée de S. Exc. M. le général Almonte et de Mme Almonte, qui étaient allés à Saint Nazaire attendre l'impératrice.

La suite de Sa Majesté se composait de son grand chambellan, M. le comte del Valle; de M. Martin Castillo, ministre des affaires étrangères et de son secrétaire; de M. le comte de Kapodoix, chambellan de la garde palatine; de M. Nerl del Barrio, chambellan de l'empereur, et de Mme del Barrio; de M. Détroyat et de plusieurs personnes de service.

Parmi les personnages qui attendaient Sa Majesté à la gare, nous avons remarqué le prince Iturbide, M. Gutierres de Estrada et Mlle Gutierres de Estrada, M. le général et Mme la générale Herron, M. l'abbé Domenech, directeur de la France mexicaine, M. Rus, secrétaire de la légation mexicaine, et Mme Rus ainsi que le personnel de la légation; M. Guillot, consul du Mexique; M. Moro, maître des cérémonies de S. M. l'empereur, et plusieurs autres personnes, qui ont accompagné S. M. jusqu'au Grand Hôtel, où l'impératrice est en compagnie.

après avoir adressé à chacun de ces personnages des paroles bienveillantes.

M. le prince de Metternich et l'aide-de-camp de service de S. M. l'empereur Napoléon sont arrivés une minute après l'impératrice au Grand Hôtel, et ont été reçus immédiatement par Sa Majesté.

OPINION DE LOUIS BLANC
SUR LA NON-INTERVENTION DE L'ANGLETERRE.

Vous ne pouvez vous imaginer jusqu'à quel point l'opinion publique en est venue à faire taxte avec le système de non-intervention. N'intervenir à aucun prix, tant que l'Angleterre ne sera pas directement attaquée, était le programme de politique extérieure du ministère de lord Russell; et c'est aussi, que dis-je, c'est bien plus encore le programme de ministère de lord Derby. Lord Russell, lui, intervenait du moins en paroles. Il protesta énergiquement en faveur du Danemark, lorsque la Prusse, traînant l'Autriche après elle, se jeta sur les duchés. Eh bien ce n'est pas même une protestation qu'on doit attendre, en pareille occurence, de lord Derby. Il n'en est expliqué fort clairement, et ses explications ont été corroborées avec autant d'éclat que possible par son fils lord Stanley, aujourd'hui ministre des affaires étrangères. Ce dernier s'est même engagé à ne pas commettre l'imprudence de donner un avis, à moins qu'il ne fût positivement demandé, et encore à la condition expresse que cela ne tirerait pas à conséquence!

Voilà donc quelle politique d'isolement l'Angleterre d'aujourd'hui s'enorgueillit. Que de chemin il lui a fallu faire pour en venir là, depuis Guillaume III, et la reine Anne, et William Pitt.

Est-ce sagesse! Est-ce folie! La sagesse eut été de renoncer à l'odieuse gloire de bouleverser le monde à tort et à travers, et haine de la France, ainsi que le fit le billeur fils de Chatham; mais il y a sûrement folie, quand on est l'Angleterre, à se figurer qu'on peut vivre de la vie du mollusque. Qui cherchera son alliance, qui tournera ses yeux vers elle, qui s'intéressera, si peu que ce soit, à ses périls, lorsqu'il sera bien établi qu'aucun peuple n'a rien à espérer d'elle, et rien à craindre d'elle non plus, s'il ne lui met la pointe de l'épée à la gorge!

Il y a pour les nations deux sortes de dangers: les uns directs, les autres indirects, et les derniers se trouvent être quelquefois, en fin de compte, les plus redoutables. C'est ce que l'Angleterre ne comprend pas, ne veut pas comprendre, a cessé de comprendre. Elle est toute disposée à donner sa démission de *pouvoir européen*. Je me trompe, elle l'a donnée déjà.

Hélas! rien de plus lamentable ne pouvait arriver. Qui donc représentera désormais avec puissance le principe de la liberté et protégera efficacement l'indépendance des petits Etats, dans cette Europe où s'installe un César allemand, comme si ce n'était pas assez d'un César français!

LOUIS BLANC.

—Le *Monde* s'occupe de la mission de l'impératrice Charlotte. Voici la fin de l'article qu'il publie à ce sujet.

"Le président Johnson s'isole de plus en plus. Il fait preuve en faveur du Sud d'un esprit d'équité qui irrite les moderates: il est mal, par soit cela, en pleine lutte contre le Congrès. Ses ennemis, et ils sont nombreux, parlent à mots couverts, mais dont on devine le sens. Un éclat est possible. Cet éclat pourrait être un signal. En tous cas, les Etats Unis sont loin de cette paix absolue dont leurs amis ont trop tôt chanté le prompt retour. Une révolution peut se produire; dans quel sens? quelle qu'elle soit, elle pourrait être utilisée par le gouvernement de Maximilien.»

Les Compagnies Transatlantiques Anglaises.

Depuis l'ouverture de la ligne transatlantique française, du Havre à New-York, avec escale à Brest, une certaine jalousie s'est manifestée quant à cet plus, maintes et maintes fois, à dénigrer notre ligne nationale au profit des lignes étrangères et en particulier des fameuses lignes Cunard et Inman, toutes deux de Liverpool. Comme il était impossible, au point de vue du confortable, de trouver mieux qu'à bord des navires français, on en prit à leur navires qui, paraît-il, ne donnait pas tout ce qu'on était en droit d'attendre d'une Compagnie fortement subventionnée par le gouvernement.

Lorsque la Compagnie transatlantique en était à ses debuts, c'est-à-dire lorsque son premier matériel, construit un peu à la hâte, ne répondait pas suffisamment aux exigences des relations actuelles, nous aurions compris, jusqu'à un certain point, toutes ces récriminations. Mais les avant-propos ne produisirent tout récemment, nous avons été amené, par pure curiosité, à rechercher ce qu'il y avait de plus ou moins fondé dans toutes ces discussions.

Or, voici quels résultats nous sommes arrivé, après nous être livré à une enquête attentive, et après avoir compulsé les tables officielles de 1861 et de 1865, publiées par les compagnies Cunard et Inman.

Au point de vue de la vitesse, les navires de la compagnie Cunard ont donné, pour la moyenne des deux années (1861 et 1865), les chiffres suivants:

	Tonnage.	Force Nominale.	Durée moyenne du voyage de Liverpool.			Durée moyenne du voyage de New-York.		
			Brestois.	Voyageurs.	Cheval-vapeur.	Brestois.	Voyageurs.	Cheval-vapeur.
Scotia à roues	3,871	1000	13	9	11	8	20	10
Persia	3,367	850	11		9	11	8	26 m
Australasian, à hélice	3,707	700	11		10	10	10	44
Java	2,959	600	9		11	10	10	49
China	2,960	500	6		11	2	00	
Arabia, à roues	2,226	400	7		11	7	11	40
China, à hélice	2,959	500	8		12	11	7	
Asia, à roues	2,226	400	7		11	7	11	23

Quant aux navires de la ligne Inman, leur vitesse a encore été inférieure à celle des navires précédents.

En voici la preuve:

	Tonnage	Force Nominale	Durée moyenne du voyage de Liverpool.			Durée moyenne du voyage de New-York.		
			Brestois.	Voyageurs.	Cheval-vapeur.	Brestois.	Voyageurs.	Cheval-vapeur.
City of Boston, à hélice	2,409	300	7	10	14	8	16	m.
City of New-York, à hélice	2,390	350	7	10	23		47	
City of Lond'n, à hélice	3,336	500	10	10	10	9	20	
City of Baltimore à hélice	2,182	300	21	12	9	12		
City of Washing'n à hélice	2,331	400	15	12	4	28		
Etna, à hélice	2,121	450	11	12	13	18		
City of Manchester à hélice	2,766	450	10	13	11	37		
Edinburg, à hélice	2,127	450	12	14	14	19		
City of Dublin, à hélice	1,999	450	2	14	12	15		
City of York, à hélice	1,547	200	2	14	17	15		
Glasgow, à hélice	1,670	400	4	15	15	15		
Kangaroo à hélice	1,710	300	15	15	15	10		

D'après les tableaux que nous avons publiés ci-dessus, le voyage d'Angleterre en Amérique est compté à partir de Queenstown et non de Liverpool. Or, tous nos lecteurs savent assurément que Queenstown est à 2,800 milles de New York tandis que Brest en est à 3,000 milles. C'est donc une différence très sensible en faveur des lignes anglaises.

Malgré cet énorme désavantage, le *Pereire* et la *Ville de Paris* ont prouvé et prouvent à chaque voyage que non-seulement ils ne sont pas inférieurs aux navires anglais, mais qu'ils leur sont supérieurs.

Lors de son premier voyage, le *Pereire* a mis 9 jours 10 heures pour franchir la distance qui sépare Brest de New York, et à son retour il n'a mis que 9 jours 1 heures. Le premier voyage de la *Ville de Paris* a fourni des résultats identiques.

Nous ferons remarquer en outre, que ces deux navires étant complètement neufs, leurs machines sont encore un peu dures, ce qui nous porte à croire que le *Pereire* et la *Ville de Paris* pourront facilement franchir leurs 3,000 milles en moins de 9 jours lorsque leurs machines seront plus douces.

Si ces faits étaient connus du public comme ils méritent de l'être, nous ne doutons pas que la Compagnie transatlantique ne trouvât une entière approbation, même de la part des commerçants dont nous parlions au commencement de cet article.

CHRONIQUE LOCALE.

TEMPÉRATURE.—3 septembre 1866.
(Thermomètre de C. Duhamel.—Magasin transféré de No 46 rue de Chartres au coin des rues Bienville et Chartres.)

6 heures du matin	82 degrés.
Midi	91
3 heures après midi	93
6 heures du soir	88

COUPS DE FEU—Une affaire de coups de pistolet a eu lieu hier à la maison d'encan de H. H. Scott, encoignure de la rue des Magasins et de l'allée Natchez. Nous ne savons rien si ce n'est que M. M. B. Cook, propriétaire d'un hôtel à Biloxi, avait rencontré M. D. H. Simpson, qui est on qui a été accusé en affaires, et avait déchargé un coup de pistolet sur ce dernier. Simpson dans la partie basse du cou et a failli lui briser l'os. La blessure était sérieuse; mais non mortelle, et M. Simpson a été transporté à l'Hôtel Dieu.

Cook a été arrêté une heure après.

RAPPORT MORTUAIRE. — Il y a eu 37 décès dans les dernières 24 heures—21 blancs, 11 noirs et 5 non déclarés. Dans l'énumération des malades, nous avons remarqué 3 cas de fièvre jaune et 15 de choléra; 2 non établis. Cela fait une diminution de 4 pour les cas de choléra, comparés au nombre de la veille.

ARME A FEU DÉCHARGÉE CONTRE UN OFFICIER.—Un nègre appelé Keppard a tiré hier vers neuf heures et demie du soir, sur l'officier Trown pendant qu'il faisait son service et tachait de faire cesser un tapage qui avait lieu au café de l'encoignure des rues Bagnol et St Pierre. Keppard a été arrêté et conduit au corp de garde.

BUREAU DE LA MAISON DE REFUGE—Dans sa séance d'hier soir, ce bureau a nommé M. Leefe pour conférer avec le comité de finances afin d'engager le Conseil à mettre l'allocation mensuelle de $2000 à la disposition du bureau.

INCENDIE—La feu a pris, hier matin, dans la cuisine d'une maison occupée par M. Rolings et située rue des Grands Hommes, entre Histoire et Bagatelle. Le feu s'est communiqué bientôt à la maison voisine et toutes les deux ont été réduites en cendres. On dit que la perte est de $2000. On suppose que cet incendie est l'œuvre de la malveillance.

DÉSORDRE.—Huit soldats de couleur ont été arrêtés rue Bienville, comme perturbateurs. Ce n'a pas été sans peine que l'officier les a amenés au corps de garde du Second District. Le recorder Gastinel les a fait remettre à l'autorité militaire.

DÉSORDRE DANS UNE MAISON DE JEU.—Hier matin, vers une heure et demie, une descente a été faite au No. 66, rue St-Charles, où on a surpris des joueurs à attentifs à suivre les cartes qu'ils ne se sont pas aperçus de l'arrivée de la police. Les agents ont dressé procès-verbal de leur tour et qui se trouvait là consistait en une boîte de faro, une caisse, un lot de chocks et $286 en billets. Quant aux joueurs, parmi lesquels on cite Tom Pitzerald, propriétaire de cette maison, Wm. Drake, T. S. Edgar, P. J. Murphy, ils ont tous donné une caution de $1,000 pour comparaître le 10 septembre devant le recorder Abern.

LE QUINÁ LAROCHE est le plus complète de toutes les préparations au quinquina. Cet aliment agréable qu'efficace, satisfait SEULEMENT et le malade et le médecin.—Voir aux annonces.

GUERLAIN,
PARFUMEUR,
Paris, 15 rue de la Paix, Paris.

Dimanche, 12 août—Le Great Eastern a rejoint le Terrible et le Talbourge au même rendez-vous. L'Albany avait accroché le câble mais l'avait laissé retomber avec deux milles de corde.

Août, 13 et 14—Dérive des navires.

Août, 15—Nous dérivons.

Août, 17, à 1 heure—Temps du navire de câble est venu à la surface, sur l'avant du Great Eastern, mais pendant que tout était félicitation à bord des navires sur le grand succès, le câble glissa et les grapins disparurent.

Depuis, jusqu'à mercredi soir, on grapina avec divers succès.

Une fois l'Albany amena deux milles du câble

RÉOUVERTURE.—On verra dans une annonce d'aujourd'hui que M. Auguste Mancuso est à la veille de rouvrir son établissement dans la nouvelle bâtisse de la rue Philippa, entre Canal et Commune, où il recevra comme d'habitude tous les ordres dont on voudra bien lui confier l'exécution. M. Mancuso s'empressera de répondre dignement à l'attention de ses amis et à celle du public.

POUR WASHINGTON, OPELOUSAS, &c.—Le steamer *Cleona*, capitaine C. C. Pickett, reçoit de frêt ce matin pour Opelousas, Port Barré, embouchure du Bayou Rouge et tous les ports intermédiaires sur l'Achafalaya et le Mississippi. Le *Cleona* est un beau bateau bien commandé et qui mérite toute confiance.

BULLETIN FINANCIER.

Lundi soir, 3 septembre 1866.

Il ne s'est opéré, aujourd'hui, aucun changement important sur le marché, excepté une nouvelle baisse dans la farine et une baisse de 1 à 2 cents par livre sur le coton, baisse occasionnée par les avis décourageants de Liverpool. Il ne s'est rien fait sur le coton, ce qui n'augmentera pas la quantité de change sur place.

L'or n'a presque pas trouvé d'acheteurs. Il a ouvert nominalement à 141 à 144 1/2 contre 144 à 144 1/2 hier soir et après fort peu de variations, a fermé à 143 1/2 à 144. Une vente (la seule) de $1,000 a eu lieu, au Board, à 143 3/4 sur le marché, les transactions comprennent $12,000 à 143; $35,000 (quatre lots de 1,000 3,000, deux lots de 5,000, 7,000 et 30,000) à 144 $10,000 à 144 1/8, $27,000 (deux lots de 6,000 et 15,000) à 144 1/4; $10,000 (en deux lots de 5000) à 144 1/2. Il ne s'est point vendu d'argent américain. Une vente de 6,000 piastres mexicaines s'est faite à 143.

Le change étranger n'a guère varié. Les offres ont été peu nombreuses et la demande très limitée. Les opérations embrassent 2,500 livres sterling No 1 à 151 3/4; 1,000 livres, pour remise, à 152 et 1,000 de banque, pour remise à 151. —Dans les francs, il s'est vendu 30,000 de banquiers à 5.25, et 25,000 de banques à 5.20.—La sterling peut être coté à 148 les traites courtes et à 150 de semonce. 149 à 150 le bon clear. 151 à 152 le No 1 à première classe et 154 à 155 le change de banque; les francs, à 5.25 le commercial No 1 et 5 55 le change de banque.

Il ne s'est rien fait d'important dans le change américain. Les banques ont tiré sur New York au pair. La demande pour remises a été très modérée et les offres insignifiantes. Les ventes de change commercial embrassent $34,000 (14,000 et 20,000) sur New York, à vue, à 1/4 d'escompte et $10,000, sur Boston, à vue, à 3/4.

Les actions ont montré quelque vitalité. Il n'y a pas eu de transaction au Board, mais sur le marché, marché de nominal, 37 actions de la Banque des Marchands à 26.50, 50 de la Compagnie des Chemins de fer de la ville à $108, 35 du Chemin de fer Pontchartrain à $103 et 125 de la Banque du Crescent City à $2,50.

Une vente de 1 bons consolidés de la ville, avec les coupons de mai et de novembre, a eu lieu à 71 1/4. Le marché s'est fermé à 93 à 94 1/2 et les cotisations en faveur de chemins de fer de la ville à 83 1/2 à 84, suivant les compagnies. Nous citons les "actes" de la Louisiane à 78 à 78 1/2; les bons du chemin de fer Jackson, première hypothèque, à 85 à 87 1/2; les bons du chemin de fer des Opelousas, première hypothèque, avec lots coupons échus, à 81.

$1000 en billets du Trésor de l'Etat se sont vendus, au board, à 93, et $1000 en billets de la ville à 3/4 d'escompte. Sur le marché, on a vendu un seul coupon de $20 73 le barril. Ventes en détail à $36 à $36 25 le baril.

DRECHE—Le marché est fort calme à $1-pour celle de l'Ouest et $1 60 à $2 le boisseau pour celle du Canada.

SAINDOUX—Le marché au saindoux continue à être calme, et de petites ventes se font à 22 1/2 cts la livre de prime en tierçons et 24 à 24 1/2 en barillets.

TOILE D'EMBALLAGE DE L'INDE—Un lot de 70 balles de cette toile s'est vendu aujourd'hui à des prix qui n'ont pas rendre transpiré. Nous cotons les forts lots à 39 1/2 à 40. Les commerçants feraient bien de faire leurs commandes pour la campagne à 30c la yard pour 1 ardennes et 2 rouleaux, 41 cts en balles et les couvertures 42 cts.

SACS EN PITRE—Il ne s'est pas fait de transactions aujourd'hui, mais les sacs se sont vendus antérieurement à 30 cts la pièce.

CORDE D'EMBALLAGE—Les commerçans font face aux demandes pour la campagne moyennant 10 cts la livre.

WHISKY—Il n'y a que peu ou point de demandes de lots ronds, et dans cet article il ne se fait que quelques affaires en détail à $1 80 à $1 90 le gallon. Le fronsac vaut $1 et le barril de l'Ouest et $2 à $2 25 le gallon. Le marché de choix. Le whisky de la Louisiane se vend $1 25 à $1 to gal.

BIÈRES ET FROMAGE—Le beurre de choix est rare et en demande. Le fromage de l'Ouest abonde et est calme; celui du Nord se vend 45 à 46 cts et de l'Ouest 25 à 35 cts. Les approvisionnements de fromage sont ronds et l'article se vend 17 à 18 cts la livre pour celui de l'Ou